

plexité et la diversité dont est porteuse sa Martinique à l'image de ces couleurs chatoyantes qui dansent sur les *madras*, ces toiles venues d'Inde et adoptées par cette île farouche, à l'image aussi de la multiplicité des musiques et des danses, des plats et des croyances portés par cette terre. Avec gourmandise, le lecteur se délecte aussi des sonorités et des images neuves portées par une langue riche de plusieurs métissages et généreusement offert par l'auteur. Hommes et femmes se sont aussi mélangés. Nés aussi bien du viol ou de la domination que fruit des amours interdites, les métissages sont ici déclinés à l'envi : chabin, mulâtre, câpre et câpresse, couli-blanc et autres échappé-couli.

La société de Macouba est dominée par Houblin de Maucourt, le maître de la plantation Courberil. Autour il y a Firmine la mulâtresse, sa ci-devant favorite. Elle est répudiée au vu et au su de tous y compris de sa femme, la pâle Eugénie, pour Nalima, une coulie. Dans cette société, enfanter pour un Blanc est un honneur. Comme les autres békés, de Maucourt peste contre la métropole et contre ce Victor Schœlcher qui milite pour mettre un terme à l'immigration indienne et donner ainsi un coup d'arrêt à cette nouvelle forme d'esclavage. Pour les grands propriétaires blancs, le Nègre ou l'Indien n'a pas besoin de se rendre à l'école. De Maucourt ne se prive pas de "*bailler*" cet avertissement à Théophile, l'idéaliste et généreux instituteur "*venu d'en France*" : "*Noubliez pas jeune homme [...]*

que chez nous, la canne aura toujours la préséance sur le livre." Face à la domination et à l'injustice, Théophile représente l'arme de l'instruction : "*Si vous voulez sortir de la plantation, vous les Indiens, il n'y a qu'une seule voie : l'instruction. Regardez les Noirs ! Ils l'ont compris depuis belle lurette.*" Son *alter ego* dans le roman est justement la noble figure du syndicaliste noir, Anthénor. Il est de toutes les luttes, de toutes les grèves marchantes qui paralysent les récoltes des békés, il participe, avec notamment ces frères noirs revenus de la Grande Guerre, à cette volonté d'émancipation qui devrait accoucher d'une Martinique moins oppressive, plus juste.

Contre les siens, il est aussi porteur d'une Martinique où les Indiens auront enfin leur place. Car le temps est venu pour les Indiens de faire le deuil du retour : "*Nous avons construit la Martinique, elle est à nous aussi à présent.*" Il est temps aussi pour les Noirs d'accepter ces hommes et ces femmes venus d'ailleurs. Un nouveau métissage est en route, la créolisation des Indiens commence, c'est-à-dire la fin de la dette versée au monde ancien et aux aïeux et leur renaissance sur "*cette terre magnifique et féroce, exagérément exigüe mais infinie dans sa manière d'empiler les langues, musiques, cuisines, religions et peuples.*"

Mustapha Harzoune

Le marteau pique-cœur Azouz Begag

Le Seuil, 2004, 251 p., 18 euros

► Le volubile et toujours souriant Azouz Begag suscite plutôt de la sympathie. Son sens de la provocation et son humour font autant dans cet *a priori* positif que le fait qu'il soit l'auteur du *Gône du Chaâba*. Avec ce livre, premier d'une longue série, l'écrivain français (et non beur), natif de Lyon, aidait le lecteur à mieux comprendre un pan de la réalité hexagonale, il participait aussi, avec d'autres, dotés peut-être de moins de talent ou d'une notoriété (parfois injustement) plus limitée, à restituer la mémoire silencieuse ou douloureuse de bon nombre de nos concitoyens. Dans ce tout communautaire, ce "*nous*" indifférencié, il aidait surtout à voir émerger le "*je*", l'individu désaliéné et libre

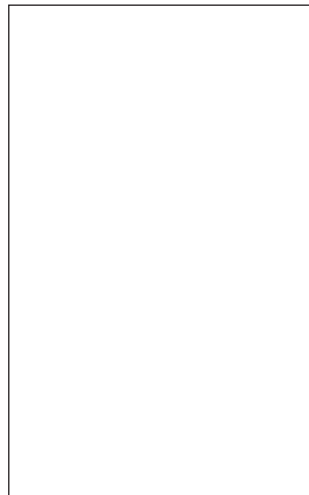
de tout déterminisme. Depuis, l'homme a vieilli. Les siens avec. Le narrateur du *Marteau pique-cœur*, lui aussi écrivain lyonnais et fils d'immigrés algériens, a l'âge de l'auteur. Il y raconte ce qui est arrivé à tous ou arrivera un jour ou l'autre, la mort du père mais aussi ce qui, heureusement, ne se produit pas dans toutes les familles, l'adultère de l'épouse. Le "*roman*", puisque ainsi est présenté ce récit, balance entre la mort de l'être aimé et la trahison de la femme avec qui le narrateur a deux filles. Deux émotions, l'amour et la haine, deux chocs sismiques qui bouleversent l'existence jusque-là un brin insouciant et auto-satisfaite de l'écrivain-narrateur (pour le distinguer donc de l'écrivain-

auteur) tout occupé à jouir de sa situation et de sa renommée. Ces deux secousses telluriques terrassent notre homme. Azouz Begag rend avec force et efficacité l'impuissance et le vide devant la mort comme la rage et la violence du mari trompé. Avec la disparition du père remontent les souvenirs du temps lointain, ceux de l'enfance : le train électrique acheté sur le marché aux puces, le café du tiercé, la prononciation du français corrigée par le rejeton, le vieux pull...

C'est dans un colloque sur "Le tabou et le sacré" organisé au Maroc que le narrateur dévoile, publiquement, l'adultère de sa femme et précise qu'elle l'a trompé avec Marwan, un soi-disant ami palestinien, reçu au cours d'un séjour aux États-Unis dans toutes les règles de l'hospitalité "arabe". Comment, s'étrangle le cocu, ce "frère" a-t-il pu violer les règles supposées communes de l'hospitalité et ainsi "baiser" sa femme ? On se demande bien quelle fraternité partage ce Palestinien, passablement américanisé – comme le suggère l'onéreux psychologue tendance lacanienne consulté après le divorce – avec un enfant de Lyon issu de père et de mère algériens, qui pour être arabophones n'en sont pas moins et totalement berbères ? D'ailleurs, l'amant de sa femme n'hésite pas à s'envoyer une baguette de pain avec son plat de couscous ! Voilà qui aurait dû alerter le mari et le débarrasser de ses illusions idéologiques, non ? Tandis que le narrateur s'attache à dégager des expli-

cations toutes culturelles à un événement qui mériterait d'autres grilles de lecture (à commencer par ce "coût de la reconnaissance sociale" dont il doit s'acquitter), les participants au colloque réagissent vivement à ce qui constitue l'objet de toutes les attentions sacralisées du *nif* (honneur) arabo-berbère et, au-delà, méditerranéen : le sexe et d'abord le sexe de la femme. Sur ce plan, l'intervention improvisée de l'écrivain fut un succès...

Abboué, le père, sera enterré à Sétif. Le narrateur est de ce dernier voyage paternel, de ce retour définitif à la terre qui a vu naître et partir un jeune homme plein de force et d'espoir et s'apprête à recevoir un vieillard qui a dû laisser derrière lui bien des illusions. Louisa, la petite-fille du défunt, accompagne son père. Ici A. Begag décrit l'Algérie de 2002, dit sa déception, rappelle le temps de la présence française, compare avec les vacances familiales qui remontent à plus de vingt ans. Le fiasco économique et social du pays contraste avec la majesté de ses sites et, parfois, des Algériens – des femmes notamment, effacées mais assumant l'essentiel des tâches quotidiennes, ou de Mohamed, le guide des ruines romaines de Djemila. Perspicace, il s'arrête sur les sueurs froides qui gagnent chaque Algérien au passage de la police aux frontières et montre comment sortir du territoire national peut devenir une insoutenable dramaturgie militaro-policière. Ce voyage du père accompagné de sa fille pour l'enterrement de l'aïeul marque symboliquement



un autre âge dans le temps de la migration. Celui de la transmission et du legs aux générations. Sous cet angle, le livre peut décevoir, surtout si on le compare au riche et innovant (sur le plan thématique) roman de Jamel Mahjoub, *Là d'où je viens* (chez Actes Sud), qui lui aussi a pour trame un divorce, la mort de l'aïeul et un voyage d'un père en compagnie de son fils. Pour A. Begag, tout semble se résumer à une réaction d'humeur après la déconvenue sentimentale et la solitude laissée par la disparition du père : "J'envoie au diable quiconque entre dans ma bulle en se réclamant de la même origine. Je n'ai plus aucune origine. Mieux encore : je suis le seul exemplaire dans mon origine. Un original." Reste l'écriture de Begag : légère, débordante d'ironie et d'humour érigés souvent en remparts à l'émotion, et ses images qui semblent sorties d'un tableau naïf. *Le marteau pique-cœur* est un hommage poignant rendu au père. Cette figure symbole de ces

chibanis (voir aussi le dernier A. Djemaï, *Gare du Nord*, au Seuil) partis à la fleur de l'âge découvrir de nouveaux espaces. Ces modernes explorateurs d'une *terra* alors *incognita* ont su bâtir dans la dignité et dans la paix, et souvent à leur insu, par leur descendance, ont bousculé les frontières pour élargir l'espace de la

fraternité non pas en enfantant des êtres sans origine, des exemplaires uniques repliés sur eux-mêmes, mais des hommes et des femmes capables de régénérer les principes de l'universalité. Comme pourraient l'être Louisa, la petite fille d'Abboué, et la fille du narrateur passablement déboussolé. M. H.

Rachid El-Daïf parvient, à travers une construction légère et subtile, à broser par touches successives les portraits et les personnalités des deux protagonistes, donne à mesurer les résonances sociales et culturelles des rivalités qui divisent le jeune couple, et pose, *in fine*, un des principaux enjeux du devenir des sociétés arabes : celui de la libération de la femme, traitée ici via le mariage et symptomatiquement la sexualité.

Par l'écriture, l'auteur réussit à créer une atmosphère de suspicion autour de l'épouse, de doute sur son passé et ses agissements présents. Que cache donc cette femme et jusqu'où ira la crédulité de l'époux ? Au fil du récit, le lecteur découvre sous le vernis social et libéral de Rachid une autre figure, plus complexe, contradictoire, un brin schizophrénique même. Malgré ses beaux discours, l'homme est enfermé dans des représentations mentales et des comportements surannés. Il se révèle, sur le plan affectif et sexuel, immature et soumis. Visiblement, l'épouse n'aime pas son mari. Elle le domine avec une bonne dose de mépris. Ses velléités d'indépendance et d'émancipation semblent se limiter à des relations adultérines et à une toujours ingénieuse résistance aux assauts de son conjoint. Cette femme, mystérieuse et rebelle, peut-elle représenter une image positive de la libération féminine ? Non, mais qu'importe ! Là n'est pas l'objet du roman. Rachid El-Daïf, sans pathos mais avec efficacité, montre comment cette société transforme la femme

Qu'elle aille au diable, Meryl Streep ! Rachid El-Daïf

traduit de l'arabe (Liban) par Edgar Weber
Actes Sud, 2004, 173 p., 18 euros

► Pourquoi Rachid, le narrateur, voue-t-il la pauvre et innocente Meryl Streep au démon ? Pourtant l'homme ne cache ni son admiration ni son amour pour la belle actrice américaine. Il croit même être le seul homme digne de l'aimer, le seul capable de rendre heureuse cette femme qui, dans le film *Kramer contre Kramer*, quitte son Dustin Hoffmann de mari que Rachid accable de toutes les fautes et éreinte de son mépris. Car Rachid s'autopro-

clame, lui, "*intelligent*" et "*perspicace*". Il se croit un amant idéal doublé d'un mari affectueux et prévenant. Le moment venu, il n'en doute pas un instant, il sera un père attentif. Mieux, il prétend être un homme ouvert, compréhensif, un homme aux idées larges et modernes, disposé à permettre à la femme arabe de s'émanciper des gaines de la tradition et de la religion : "*J'aime bien aider la femme à sortir de la coquille dans laquelle les coutumes l'ont enfermée. Mais, en même temps, j'aime que la femme conserve un minimum de retenue*"...

Pourtant voilà, sa propre épouse vient de le quitter et s'apprête même à entamer une procédure de divorce. Abasourdi, seul dans son appartement en compagnie de l'autre personnage du roman, la télévision auréolée de sa parabole, qu'il vient d'installer pour sa femme aujourd'hui envolée, Rachid tente de comprendre ce qui lui arrive et le lecteur avec. Bien sûr, les avis de l'un et de l'autre différeront.

